

LE PÈRE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS
FRANCE

| | |
|----------------------|----------|
| Un an | 6 fr. |
| Six mois | 3 fr. |
| Trois mois | 1 fr. 50 |

BUREAUX: 4^{bis}, rue d'Orsel, Paris
OUVERTS DE 9 HEURES DU MATIN A 6 HEURES DU SOIR
Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur

ABONNEMENTS
EXTÉRIEUR

| | |
|----------------------|-------|
| Un an | 8 fr. |
| Six mois | 4 fr. |
| Trois mois | 2 fr. |

Dynamitade d'aristos à Barcelone

PALLAS EST VENGÉ!

PAUVRES GUEULES NOIRES! ENCORE ROULÉS!

Chahutage des tramways à Marseille



Vengeance!

Y a foutre pas à tortiller, le règne de la terreur et de la persécution ne réussit pas aux dirigeants.

L'an dernier, les râfles d'anarchos, faites en tas, à Paris et en province, n'empêchaient pas la dynamitade de chez Véry. Elle se produisait au moment où les grosses légumes jubilaient, déclarant que tous les anarchos étaient au ballon.

En Espagne, il vient d'arriver quéque chose de kif-kif :

Depuis des mois, à propos de bottes et à propos de rien, on coffre les anarchos : pour être arquepincé, il suffit d'être soupçonné d'avoir un brin d'idoche dans la cafetière. Toutes les prisons sont farcies de zigues d'attaque. La forteresse de Mon-

juich, à Barcelone, n'est bondée que d'anarchos.

Ces arrestations n'ont pas empêché Paulino Pallas de tenter de bombifier le grand massacreur Martinez Campos.

Elles n'ont pas empêché, non plus, un ou plusieurs inconnus, de venger le pauvre Pallas.

Quand on le trimballait à la mort, quant à son passage, le populo maudissant ses assassins, criait à pleins poumons : « Vive l'Anarchie! Vive la dynamite! » Pallas, comme s'il lisait dans l'avenir prononça ces prophétiques et dernières paroles :

« La vengeance sera terrible!... »

Ça n'a pas traîné! On en a eu un échantillon mardi soir, à Barcelone : ça s'est passé dans le plus rupin théâtre de la ville qui est, paraît-il, un des plus chouettes du monde entier, et qui fait la pige au grand Opéra de Paris.

C'était l'inauguration de la saison d'hiver, et pour la première représentation, toute la fine fleur des aristos et des richards s'était amenée... Le prix d'une place eut suffi à faire croûter pendant une bonne semaine, une famille de prolos.

Les spectateurs buvaient la musique, ne songeant pas que leur rigolade est farcie de la souffrance et de la mort de milliers de prolos... Quéque je dis!... N'ayant jamais songé que pour leur payer cette partie fine, ce régal des yeux, des chiées de pauvres bougres sont crevés à la peine, tandis que d'autres agonisent dans les piôles délabrées.

Au deuxième acte, une explosion terrifiante est venue les rappeler à la réalité : une bombe, tombée du paradis, s'esclaffait au beau mitan des fauteuils d'orchestre... la panique passée, on ramassait une vingtaine de cadavres de richards... quant aux types qui ont été blessés et égratignés, y en a, raconte-on, une quarantaine.

—o—

Turellement, tous les jean-foutre de la haute vont brailler à la barbarie. On va les entendre chanter!

« Une vingtaine de richards écrabouillés!... C'est une monstruosité... c'est de la sauvagerie! On n'a jamais vu ça! »

C'est vrai, mille dieux, des trucs pareils se voient rarement.

Ce qui est plus commun, — et même

bougrement trop! — c'est de voir des centaines et des milliers de prolos mangés par la misère, assassinés par les patrons, mitraillés par la gouvernance.

Eh là, les jean-foutre, soupons : si vous voulez, nous allons coller sur une bascule les victimes du populo... dans le petit plateau nous fourrerons les vôtres, en guise de poids. Or, vous le savez : à la bascule pour équilibrer le poids d'un kilo, faut qu'il y ait cent kilos sur la planche.

Hein, je vous la donne belle!

Eh bien, le jour où, pour cent prolos morts par votre faute, vous pourrez foutre en ligne un richard crevé grâce au populo, ce jour-là seulement, comme monstruosité, barbarie et sauvagerie, y aura équilibre entre les bons bougres et vous.

Jusque là, nom de dieu, taisez vos gueules! Les seuls monstres, les seuls barbares, les seuls sauvages, c'est vous!

Si vous n'existiez pas, le populo serait bon comme le pain blanc, mille tommes!



LES CORDONNIERS D'ANGERS

Les pauvres bouffes sont toujours en grève.

Les patrons viennent de louer à Doué-la-Fontaine, à 9 lieues d'Angers, une grande cahute, et ils vont faire fabriquer de la chaussure à bon marché dans le patelin.

Ils ont embauché des maçons, des terrassiers, des valets de ferme, des cultivateurs..., tous ceux en un mot qui ont voulu travailler et apprendre le métier de cordonnier. Y a que les cordonniers venant d'Angers qui n'ont pas été embauchés.

Il y a à Doué un petit patron qui occupe une quinzaine d'ouvriers; les gros exploiters lui ont proposé de s'associer, — il a eu le nez de les envoyer coucher.

Hein, nom de dieu, comme vacherie patronale, c'est réussi : les singes transportent leur fabrication en pleine cambrousse, de manière à n'abouler que quelques sous par jour à leurs prolos. Comme ceux-ci vivotaient déjà en bricolant de droite et de gauche, ils vont se foutre à faire des godillots et ils seront heureux de gagner une vingtaine de sous par jour.

Ils ne verront pas qu'ils tirent le pain de la bouche à des copains et qu'ils sont payés moitié moins cher.

Quelqu'un va-t-y gueuler? Nes grands patrouillards et les socialos à la manque qui veulent qu'on protège le travail national ne vont-ils pas partir en guerre?

Ah ouat, y a pas de pet! Si c'étaient des italiens où des belges que les patrons exploiteraient à bas prix ils se foutraient en fureur mais ce n'est que des campluchards français, — rien à dire!

Que vont devenir les cordonniers d'Angers? Y a des chances pour que la crapulerie manigancée par leurs exploiters ne réussisse pas aussi bien qu'ils l'espèrent. En effet, il va falloir apprendre le métier aux campluchards c'est-à-dire qu'ici à peu près trois mois ils ne feront guère de chaussures.

Ce coup est plutôt monté pour intimider les grévistes et les faire se soumettre à toutes les fantasias patronales.

Si les bougres avaient eu du nez ils auraient manœuvré autrement : depuis qu'ils ne foutent rien ils auraient bien pu trouver le temps de

se fabriquer une paire de bottes pour marcher à la prise de possession des usines.

LES FILEUSES DE LILLE

Encore une preuve que la loi de 11 heures sur le travail des femmes est une sacrée fumisterie :

Y a à Lille un terrible cochon d'exploiteur, un sale cafard, bouffeur d'hosties, le jean-foutre Dassonville; il a, rue des Sarrasins, un baignoire où on file des étoupes.

Avant la loi, les pauvres bougresses turbinaient 15 à 18 heures par jour. Depuis la loi, elles font 13 à 14 heures : elles commencent à 5 heures et demi du matin et vont jusqu'à 7 heures du soir, sans une seconde d'arrêt, à part une demi-heure pour diner.

Les fileuses avaient 45 sous par jour précédemment; mais puisque le singe leur a rogné les heures, il a voulu aussi leur diminuer la paye de 8 sous par jour.

Pour lors, les bonnes bougresses n'ont rien voulu savoir et se sont foutues en grève. Seulement, le malheur, c'est qu'elles ont filé bougrement doux. Elles sont allées trouver leur singe qui les a envoyées à la balançoire, leur disant que les mineurs du Pas-de-Calais avaient été forcés de mettre les pouces et qu'il leur faudrait bien en faire de même... quand à lui, il leur a dit qu'ayant la planche à pain et le coffre-fort garni, il a le temps d'attendre.

La charogne fait le flambard. Qu'il prenne garde, nom de dieu! Après avoir fait filer des étoupes aux pauvres ouvrières, il se pourrait qu'il en vienne lui-même à filer un mauvais coton.

Y a temps pour tout, mille marmites! Et l'envie pourrait enfin bien venir aux bonnes bougresses de cracher à la gueule de leur exploitateur et de lui frotter les fesses jusqu'à ce qu'elles en fument.

LES TRAMWAYS DE MARSEILLE

Le meilleur schampoing de l'intellect du populo, c'est évidemment l'expérience!

Serinez à un gosse que le feu brûle, tant qu'il n'aura pas été échaudé, il ne voudra pas y couper;

Rabâchez à un prolo que les grèves pacifiques sont de la roupie de singe, tant qu'il n'aura pas été roulé dans les grands prix, il aura confiance.

A preuve, les gas des tramways de Marseille : y a à peu près trois semaines, ils se foutirent en grève et, après quelques jours, ils se rattellèrent au turbin.

Leur jugeotte s'est alors éclairée; ils se sont à nouveau remis en grève et ont illico usé d'une tactique plus galbeuse : « Ben quoi, qu'ils se sont dit, y a tellement de pauvres bougres à la recherche d'un quignon de pain, que si nous laissons faire, en un rien de temps la Compagnie nous aura fait le poil; elle embauchera un nouveau personnel, ses voitures rouleront... et nous serons roulés! »

Pour lors, ils se sont payés de toupet : ils se sont foutus en travers des guimbardes, les ont culbutées kif-kif un paquet de linge sale, et histoire de se payer un feu d'artifice plus joyeux que celui des russiens, ils les ont arrosées de pétrole et flambées.

Comme brulot, il paraît qu'un tramway c'est tout plein galbeux.

Dam, à voir son matériel s'en aller en fumée, la Compagnie a salement groumé! Elle ne s'attendait pas à de pareils avaros, sinon il est bien probable qu'elle eût mis les pouces illico.

Maintenant qu'elle est dans la panade, peut-être essaiera-t-elle de tenir tête jusqu'au bout. Elle a pour elle toute la grosse légumerie; à telle enseigne qu'au lieu de farcir ses roulantes de voyageurs, elle les bourre de sergots, de

pandores et de troubades, dans l'espoir que ces culs-lourds sauvegarderont les guimbardes des culbutages des grévistes.

Une chose qui est à reluquer dans cette riche grève, c'est l'attitude de Flaissières, le maire lèche-bottes du tzar : il fait chouette-ment la chauve-souris.

Avec les grévistes, qui rouspètent et qui se sentent d'autant plus forts qu'ils ont avec eux tout le populo, le Flaissière fait le bon apôtre et leur passe la main dans le dos.

Ce qui ne l'empêche pas d'envoyer roussins et sergots protéger le bazar de la compagnie.

Voilà bien les résultats des mic-macs des socialos à la manque : sous prétexte de conquérir les pouvoirs publics, en réalité pour vivre à ne rien foutre, ils en viennent à être ni chair ni poisson.

Ah! foutre, si les employés des tramways veulent en venir à leurs fins, ils feront bougrement bien de se garer des socialos à la manque.



ACCORDAGE DE CONTRE-COUPS

Le baigne Pleyel est-il le plus sale baigne des environs de Pantruche? et le garde-chiourne François Charly est-il le plus sale garde-chiourme du baigne Pleyel? — Voilà deux questions rudement difficiles à résoudre, — attendu que la palme de la crapulerie est disputée par une chiée d'usines et par une floppée de gaffes.

Dans tous les cas il ne fait pas bon vivre dans les ateliers Pleyel, surtout quand on est sous la coupe de François Charly.

Je ne sais foutre pas si dans ce baigne on fait l'accordage des pianos, mais ce que je sais c'est qu'on y fait chouette-ment l'accordage des contre-coups. Le Charly en question en sait quelque chose.

Le copain qui lui tambourina la gueule y a quelques semaines, vient de passer en simple police — et turellement il a été condamné. Mais le fiston trouve que ce n'est pas payer trop cher le plaisir qu'il a eu de lui pétrir la hure.

Comme je l'ai déjà dit, le contre-coup Charly est si infect que son frangin lui-même a éprouvé le besoin de l'accorder à coups de renforcements, il y a trois ou quatre mois.

Ça n'a pas suffi, paraît-il : aussi, un de ces jours derniers Lucien a attendu ce salaud de François et te lui a collé sur la gueule ses quatre vérités avec une dégelée de coups de poing comme accompagnement musical,

« Au veleur! à l'assassin! » gueulait l'animal en brandissant un aboyeur. Mais ça ne fit qu'encourager son petit frangin, et c'est sous un ouragan de gnons que la vache put se réfugier chez un merlan.

Mais il y a trop de linge sale pour que ça puisse se laver tout en famille. Probable que les camaros se mettront de la partie, suivant l'exemple donné par le bon fieu dont j'ai j'aspiné tout à l'heure.

DANS LES VÉLOS

Autre vilaine turne, nom de dieu, — celle de Clément.

Dans les Amériques, il y a des singes à queue prenante. Ici nous avons les singes à main prenante.

On se rappelle les mistouffes que ce fabricant de vélos fit subir à ses esclaves parceque

ceux-ci faisaient perruque. Comme si, dans un bain, il pouvait y avoir un autre voleur que lesinge...

Une grève s'ensuivit. Les anarchos voulurent lui donner une allure de revendications démouçhetée. Mais les autres se mirent à tergiverser et à tourner autour du pot à merde du patron au lieu de le lui mettre en morceau. Finalement tous, ou presque tous, reprirent le turbin, en se contentant d'une dérisoire augmentation de salaire.

Or, depuis ce temps, des pauvres bougres sont continuellement espionnés : il ne font pas dix pas sans une escorte de mouchards.

Ça a tellement dégouté le copain Amblard qu'il a foutu le camp de ce bain dégueulasse, non sans s'être fendu d'un flambeau sur papier bleu dans lequel il expositionne à ses copains les motifs de son départ. Les ciboulots son bougrement montés.

Turellement l'entretien de cette bande de roussins coûte à Clément dix fois plus que les perruques les plus chevelues.

Mais quand il retourne d'emmerder les prolos, un patron ne trouve jamais que c'est trop cher...

Pauvres Mineurs!

Cette fois, nom de dieu, ça y est en plein ! La grève des gueules noires est carrément dans le siau.

Pauvres mineurs ! Je ne vous vois pas blancs.

L'ordre du jour dont les délégués de la grève ont accouché est quéque chose comme un rôle d'agonie : ce n'est pas le tocsin qu'on entend tinter, c'est le glas de la mort qu'on sent glapir !

Ils exposent d'abord, les raisons qui ont poussé à la grève : au fur et à mesure que les ouvriers vieillissaient et approchaient de l'âge de la retraite, on les saquait ; les salaires étaient crapuleusement réduits, — car c'est facile aux exploités de nettoyer le salaire des ouvriers, dans les mines ! Le prolo n'a quasiment pas de contrôle, faut qu'il s'en rapporte à la bonne foi de la compagnie.

Or, la bonne foi de la compagnie est une bête bougrement plus rare que les crapauds volants.

Après avoir ainsi affirmé que les mineurs n'ont pas fait grève grâce aux pistonnages des compagnies, les types racontent leurs patelinages : ils ont eu la niguedouillerie de vouloir discuter avec les gros charognards qui les ont envoyé paître avec perte et fracas.

Y a bien une loi qui, en cas de grève, prescrit l'arbitrage, — mais cette loi n'est pas faite pour les capitalos : les compagnies n'ont pas voulu de l'arbitrage, c'était leur affaire. Ah, si c'eût été les gueules noires qui eussent refusé l'arbitrage, ouh alors, ça eût changé de cantique !

Y aurait pas eu assez de lances pour leur piquer les fesses !

Cette parlotte des délégués des mineurs s'est terminée sur une récrimination contre le populo qui ne s'est pas emballé en leur faveur.

Pauvres feux, c'est vrai ! Le populo a eu un autre dada pendant vos sept semaines de grève : il s'est laissé remorquer par les marins russes. Mais, ne l'en accusez pas trop : la faute en est aux chieurs d'encre des quotidiens qui, pour gagner honnêtement le pognon que leur crachait la Russie, ont pendant des semaines et des mois, seriné leurs fariboles sur l'alliance franco-russienne.

Et puis, autre chose : savez-vous bien que quand on veut avoir le populo de son côté, faut mériter son estime.

Faut prouver qu'on est à la hauteur, qu'on

a du sang dans les veines, et qu'on est pas des foireux.

C'est y bien votre cas ?

Ne vous êtes-vous pas laissés embarbouiller par tous les merdillons de la politique : la racaille socialarde qui est venue se payer de la réclame sur votre dos ?

M'est avis que si, nom d'une pipe !

Comment diantre voulez-vous que les bons bougres qui connaissent le Basly, savent que le type a pendant belle lurette vécu aux crochets de Constans le Massacreur, se soient emballés pour votre cause ?

Voyant votre grève menée au doigt et à l'œil par ce bouffe-galette, c'était pas possible !

C'est Basly (et aussi son copain Lamendin) qui a fait supposer le mensonge que je crois lancé par les Compagnies pour vous aliéner le populo : l'idée que votre grève était menée en sous-main par les gros actionnaires.

Si vous aviez été seuls, sans politicards dans vos entourages, ces ragougnasses dont vous avez été les malheureuses victimes, n'auraient pas pu se produire.

Aussi bourrique qu'il aurait pu être, un journaliste, vous voyant endurer mille privations, n'aurait pas pu baver sur vous : affirmer que vous n'enduriez pas la faim pour vous et les vôtres, mais simplement pour faire plaisir aux grosses légumes des Compagnies et leur permettre de réaliser de beaux bénéfices en vendant chérot le charbon qu'ils avaient en magasin.

Non foutre, si Basly n'avait pas été, comme qui dirait votre général, ces salopises là n'auraient pas pu être inventés.

—o—

Autre chose, ce qui a été rudement dégueulasse, c'est les manigances des journalistes.

Turellement, ils s'y sont pris sur le tard : ce n'est pas au premier jour que cette idoche leur est venue, — à ce moment là vous auriez peut-être pu en profiter ; ils ont donc attendu que vous soyez flambés, afin d'être seuls à tirer bénéf de leur mic-mac.

Quand ils ont vu que vous étiez tout à fait à cul, ils ont lâché une de leurs larmes de crocodile et se sont démarrés pour intervenir en votre faveur.

Pas besoin de dire que s'ils avançaient leur sale blair dans la direction des mines, c'est pas pour l'intérêt des malheureux turbineurs, mais bien pour se faire mousser et gratter quelques pots-de-vin.

La preuve, c'est que le promoteur de cette mise en train, n'est autre que le dégomme Clémenceau, monstre d'égoïsme, à l'affût du moindre coup de tam-tam pouvant redorer sa garce de réputation.

Pour arriver à ses fins, Clémenceau avait réuni dans un gargot de la haute, au Grand-Hôtel tous les grands chieurs d'encre, ses confrères. Quelques uns pourtant, comme Cassagnac et Marinoni ont eu l'aplomb de se déclarer ennemis de toute conciliation, et ont avoué que leur plus grand désir était de voir les prolos crever dans l'esclavage.

Autour de Clémenceau, y avait : le royaleux Hervé, un abruti, tiré à quatre épingles, cornichon de l'Académie, un sans-cœur, effronté, avare et bête ; Hébrard, affreux râfleur de millions, qui trouve tout simple d'avoir chapardé dans le Panama, rien que d'un côté, un million et sept cent mille balles ; Arthur Meyer, youtre infect, cloporte des coulisses, qui la fait à la pose et pue la braise barbotée dans toutes les poches, depuis le Panama, jusqu'aux fêtes russes, en passant pas le Boulangisme.

La bande une fois rassemblée on agita la question des voleries possibles. Mais peau de balle ! rien à faire du côté des compagnies

dont les pattes crochues tenaient plus ferme que jamais les sacs à millions. Rien à faire non plus pour la gloriole qu'ils espéraient trouver auprès des gueules noires.

A vouloir trop laisser mûrir la poire, les jean-foutre l'avaient laissé tomber : ils auraient voulu arbitrer, — y aurait eu un morceau pour eux, un autre pour les compagnies, et rien pour les gueules noires.

Ils s'y sont pris un tantinet trop tard, nom de dieu ! La nouvelle de votre défaite, pauvres mineurs, leur est arrivée comme il discutailaient.

Ne pouvant pas tripatouiller par chez vous, ces sales cocos s'en sont allés baffrer : ils ont diné avec bougrement d'appétit, — votre misère leur avait servi d'appétitif.

—o—

Et foutre, ça pouvait pas finir autrement !

Espèces de matadors journaloux, après avoir digéré le pognon et les boustifailles russiennes, vous aviez enfourché ce dada qui paraît d'un maboulisme effréné : vous auriez voulu boucler la grève, comme vous bouclez les banquets.

Allez, fermez ça ! On n'y coupe plus dans vos ragougnasses.

Y a beau temps qu'on sait qu'il ne faut rien attendre de bon des jean-foutres de la Presse. Aussi, votre sale arbitrage est mort dans l'œuf, et c'est tant mieux, car il ne pouvait sortir de là que saloperies nouvelles.

Ah, quand il s'est agi de biberonner, de baffrer, de danser et de s'avachir dans la fête, vous avez montré vos talents. Cette bonne pouffasse de Patrie s'est dégrafée au milieu des gueuletonnages russiens et les comités ont accompagné de leurs cris de canards les flonflons des musiques.

C'était le moment, alors que l'argent coulait aussi vite que les indigestions, de penser aux gueules noires.

Si la moindre parcelle de ces souscriptions était allée vers la grève, on se serait peut-être un peu moins soulé à Paris, mais on aurait mangé un peu plus dans le Pas-de-Calais.

Ah ! ouat ! aucun n'a pensé que les gueules noires claquaient des dents !

Ce n'est qu'après, alors qu'ayant mal aux cheveux, vous ne pouviez plus boire ou manger, que la pitié vous est venue.

Tous ces éans généreux qui semblent vous faire tressauter, toute cette pitié dont votre cœur déborde, c'est du chiquet.

Sacrés ambifleux au ciboulot étroit, lâches viveurs, prostitués aux salopises financières, que venez-vous nous chanter ?

Vous, délivrer les faibles et secourir les déshérités de la vie ?

Oh ! là là, vous me faites suer des lames de rasoir ! Tout, excepté ça.

Foutez donc la paix au populo et continuez à noircir vos pissotières de mensonges à tant la ligne.

Savez-vous bien ? Y a temps pour tout, nom de dieu !

Aujourd'hui vos voix semblent crier haut et s'entendre de loin... Eh bien, y a des voix plus fortes que les vôtres, qui feront taire les fusils et les canons et qui sonneront plus clair que toute la féraïlle des lances et des sabres.

Ces voix, ce sont celles du populo se rebiffant enfin et voulant user de la vie pour lui, — en pinçant pour la justice, autrement dit l'Anarchie.

Ces voix s'entendront par-dessus les frontières et les égoïsmes.

Pour lors, vous ne serez pas à la noce : de même que l'eau suit la pente, vous coulerez à l'égoût, avec toutes les injustices et tous les magistrats, tous les abus et tous les exploités, tous les assassins galonnés et toutes les guerres ignobles.

LA CHASSE AUX BOURRIQUES

A en croire les ratichons, c'est le père des mouches, le vieux jean-foutre d'en haut, qui distribue aux machabées des récompenses et des punitions, suivant qu'ils se sont conduits sur terre.

Dans le temps, ça prenait et les pauvres prolos, le ciboulot pourri par cette sale blague, ne rouspétaient jamais, se disant que le bon dieu leur tiendrait compte de la mistouffe que les patrons et la gouvernance leur faisoient endurer.

Aujourd'hui, c'est plus ça. Sauf les niguedouilles et les vieilles tourtes, le populo ne coupe plus dans les histoires à roupiller debout des cléricochons, et de ci de là, il se rebiffe. Oh, pas lourd, mais ça viendra !

A preuve que les bons bougres n'ont plus les chasses blindées de bouze de vache et qu'ils ne laissent plus au père des mouches le soin de régler les comptes : ils se foutent eux-mêmes à liquider les petites notes et ils n'y vont pas avec le dos de la cuillère, mille dieux !

Déjà, après les assassinats du quartier latin, au mois de juillet, bibi avait prévu le fourbi, — à savoir que les pestailles allaient entrer dans une sale période, et que plus d'une de ces bourriques ne la porterait pas en paradis.

Eh bien, nom de dieu, je ne me suis pas fourré le doigt dans le croupion !

Pas une semaine ne se passe, sans que plusieurs de ces salops là écoppent, — et souvent dans les grands prix.

Ça, c'est pain bénit, foutre ! Et chaque fois je m'en pourlèche les babines, comme pourrait faire un jugeur qui rencontrerait un petit gosse de huit ans, la bannière flottante par la fente du falzar.

Cette fois encore, la semaine s'est bien annoncée, tonnerre de Brest !

Dimanche soir, y a eu une rude bagarre, rue de Flandre, à la Villette :

Deux cognes ayant voulu foutre leurs sales griffes sur un poivrot qui louvoyait paisiblement des numéros pairs aux numéros impairs, le populo est intervenu et leur a foutu à chacun une pile aux petits oignons.

Du renfort s'est amené aux sergots, mais rien n'y a fait ! Ils ont été floppés grande largeur.

Une demi-douzaine ont reçu des bochons galbeux, et à un moment le populo se montait, — tellement que la bagarre prenait un air d'émeute tout à fait guilleret.

Le plus rigolo, c'est quand sur l'impériale d'un omnibus le populo reluqua la hure d'un flic. En deux temps et trois mouvements, la roulante était cernée et on ne parlait rien moins que de cubulter l'omnibus, comme si on avait eu des intentions de barricades.

Voyant ça, les voyageurs forcèrent le ficard à déménager. La bourrique avait un nom prédestiné : il s'appelait Anus !

Pour lors, le populo lui a administré une dégelée de coups de ripatons dans son nom de famille.

Après avoir fait une riche provision de mornifles, de pains, de marrons et de gnons, les sergots ont battu en retraite et sont rentrés dans leur repaire.

Y a pas eu de prisonniers !

Seul un niguedouille qui avait eu le grand tort de garder ses abattis dans ses poches a été entoilé et passé à tabac.

Ça lui apprendra à bouder à la besogne : il eut cogné comme les bons bougres qu'il se serait tirefluté !

—0—

Autre histoire : à Clichy, six bons bougres

d'Italgos étaient trimbalés par les flics du commissariat à la prison.

Une trifouillée de zigues d'attaque sont tombés sur le poil des sergots et ont fait des pieds et des pattes pour délivrer les prisonniers.

Ils n'étaient pas italiens, foutre non ! N'empêche qu'ils ont pris fait et cause pour les victimes des roussins,

Nom d'une pipe, voilà qui est plus galbeux que les assommades entre français et italiens, kif-kif à Aigues-Mortes !

Si ces fourbis se répétaient souvent, les affaires de la Sociale iraient d'un meilleur train.

Une floppée de gendarmes se sont amenés qui ont empêché les français de délivrer les italiens.

N'importe ! L'intention y était, nom de dieu. Et foutre, je le répète, c'est comme ça que j'entends la guerre entre prolos : on fait alliance pour tanner le cuir aux pestailles !

Quant on se mettra à pratiquer le fourbigentiment, c'est alors que capitalos et gouvernants y trouveront un sacré cheveu.



TOUJOURS MATHIEU !

Décidément, le pauvre copain n'ast pas encore hors des griffes des jugeurs.

Quand on sera pour le refoutre en liberté, y aurait rien de drôle qu'on lui cherche des poux dans la tête et qu'on l'accuse d'avoir dévissé la tour Eiffel.

Les camaros se souviennent que lors de son arrestation il se rebiffa un tantinet contre les gendarmes. Dam, il avait doublement raison, primo parce qu'il ne suffit pas qu'un salopaud porte un tricorne, un grand sabre et des frusques de carnaval, pour avoir le droit de vous foutre au clou ; deuxième, parce que même au point de vue de la loi bourgeoise il était innocent, — tellement qu'on l'a acquitté !

On croyait cette histoire des pandores enterrée. Pas du tout ! Mathieu vient de passer en jugerie à Vervins pour rebiffade contre les charpentiers-à-Carnot et il a attrapé quatre mois de clou.

Et dans leur vacherie, les enjuponnés ont bien stipulé que ces quatre mois ne se confondront pas avec la peine de Paris, mais viendront en rallonge.

A VIENNE

Les jugeurs sont partout pareils, nom de dieu !

Le copain Guillot de Domarin, paumé par les pandores et passé à tabac, se rebiffa chouettement.

Turellement, sous la putain de publique bourgeoise, c'est un crime de ne pas vouloir se laisser assommer et arrêter. Le bon feu vient de s'en rendre compte : la semaine dernière il passait en correctionnelle et attrapait un mois de prison.

Comme réponse, le bon bougre se lève et gueule à pleins poumons au nez des sales types en cotillons « Vive l'Anarchie ! »

Illico, le sale baveux d'avocat bêcheur réclame une peine sévère, et sans démarrer les marchands d'injustice, foutent à Guillot deux ans de clou.

Oui, mille marmites, c'est comme je vous le dis : deux ans de prison pour avoir gueulé « Vive l'Anarchie ! »

Est-ce à dire que cette nouvelle vacherie foutra la trouille aux bons bougres ? Si c'est

ça qu'ont visé les bourriques, ils se sont bloués !

Un petit mot aux salauds du comptoir :

Plus vous cognez sur les anarchos, quand vous êtes si gentils pour les filous de votre bande, plus vous faites entrer dans le cœur du populo la haine de votre sale société, et le jour où vous récolterez le bénéf de toutes vos erapuleries n'est pas aussi loin que vous semblez le croire.

Donc, cognez fort ! Ça vous retombera sur la gueule.

Pour montrer aux jugeurs que Guillot n'est pas tout seul, les copains de Vienne se sont de suite patinés pour adoucir un peu la souffrance du copain.

Ohé, les enjuponnés, ça vous canule ce chouette cri ? Eh bien « Vive l'Anarchie » quand même.

RECUADES SOCIALARDES

Ah, foutre, les frangins, nous n'avons pas grand temps à poirotter pour voir les socialos à la manque s'embourgeoiser en plein.

Ils sont sur une pente bougrement glissante, — celle des concessions, — et ils ne s'arrêteront que lorsqu'ils seront enfouis dans cent mille pieds de mouscaille.

Mince de jubilation, ce jour là !

En attendant, notons leur dégringolade : l'autre semaine, les socialos foireux d'Allemagne tenaient une parlotte à Cologne. Heureusement, la turne avait été arrosée avec l'eau du pays, qui, chacun sait ça, embaume bougrement : de la sorte, ça n'a pas trop pué pendant les dégueulages de Liebknecht et des autres léche-culs de Guillaume le Teigneux.

Ce qui s'est fait de mieux dans ce congrès, c'est la mise au rancard de la manifestation du 1^e Mai et de toute idée de grève générale.

Jugez du reste, les camaros !

Déjà, les autres années, les pisse-froid avaient reculé la manifestation au dimanche, cette fois ci, ils lui coupent la chique carrément.

Et pourquoi ? Pardienne, ça ne se demande pas ! C'est parce qu'ils ont le trac qu'une fois le populo dans la rue, un vent de rebiffe ne s'empare de lui. Pour éviter le grabuge, y a rien de tel que de supprimer la manifestance. C'est kif-kif pour la grève générale : ils voudraient à toute force faire machine en arrière pour que les grandes grèves qui éclatent de ci de là, et qui malgré les avaros qui en résultent, nous rapprochent du chambardement général, soient entravées par les grands chefs socialos.

Reste à savoir si les prolos voudront se laisser rouler aussi salement !

—0—

Y a pas que les pisse-froids alboches qui vont à reculons comme les écrevisses ; leurs copains de France pourraient leur rendre des points, nom de dieu !

Faut voir, comme le conseil cipal de Saint-Denis qui était si pétardier y a quelques mois, commence à mettre du vin dans son eau.

L'autre jour, des nouveaux troubades s'amaient dans le patelin, le maire Walter, est allé leur souhaiter la bienvenue.

Pour la Toussaint, c'est sur la tombe des pauvres niguedouillards qui se sont faits crever la paillasse en 1870, au profit des capitalos et des proprios, que les merles de la Volière de Saint-Denis sont allés faire leurs frasques.

Bast, plus ces ambitieux feront de salopises, plus le populo verra clair dans leur jeu ! A ce propos que je colle sous le pif des copains la babillarde suivante, elle prouve que les

prolos ne sont pas aussi pochetés que se le figurent les pontifes :

Saint-Denis, 30 octobre.

Camarade Peinard,

Je t'écris cette babillarde pour t'expliquer la conduite des socialos à la manque.

Figure-toi qu'il y a deux mois je coupais encore dans leurs boniments, de telle sorte que, me sachant décidé et pas trouillard, ils m'engrenèrent avec eux pour mener la campagne électorale, me promettant 4 balles par jour.

Moi, bonne poire, les croyant sincères, je marchai pour coller leurs affiches et foutre un coup de gueule dans les réunions en faveur de Walter, espèce de caméléon qui, changeant d'idée comme de liquette, s'était foutu pour la circonstance, un faux-nez de socialo-révolutionnaire. Je m'esquintai à turbiner en sa faveur, — je ne te dis que ça !...

Mais, vieux Peinard, pendant cette période je me rencontrai avec des zigues qui n'en pinçaient pas pour les fourbis électoraux et préconisaient de si chouettes vérités qu'à les écouter je me foutis à réfléchir et je m'aperçus que ceux que je croyais sincères n'étaient que des saltimbanques cherchant à s'attirer la confiance des imbéciles par tous les moyens. A telle enseigne que suivant le milieu où ils se trouvaient leurs théories changeaient :

Par exemple, à Saint-Denis et à Saint-Ouen, ils prêchaient l'expropriation de toute propriété et son retour à l'Etat, patron et propriétaire.

Tandis qu'à Epinay, Stains, Villetaneuse, etc., qui sont de petits villages, ils disaient que celui qui possède un capital d'une cinquantaine de mille francs n'est pas un exploiteur.

Comme tu le penses j'en eus marré tout de suite de cette comédie et j'allai carrément vers les anarchos, quoique toujours j'eusse entendu dire dans les comités socialos que les anarchos étaient des criminels, des fous, des mouchards. Je fus épaté en entrant dans une réunion publique donnée par eux : pas de bureau ! pas de chefs ! Tout se passait à la bonne franquette.

Chacun montant émettre ses idées sans faire de magnés, j'y montai à mon tour, pour dégoiser les miennes.

Après, un compagnon, Brunet, m'expliqua que je me foutais le doigt dans l'œil : je fus enchanté de voir tous les anarchos me serrer la poigne comme à un frangin et me bourrer les poches de brochures au lieu de coups de poing.

Depuis, j'ai réfléchi et j'ai compris que seule l'Anarchie pouvait faire le bonheur de l'humanité, en la débarrassant de tout ce qui l'opprime : loi, autorité, gouvernement, armée religion, etc.

Je suis donc devenu un partisan de la vraie Sociale Libertaire, où l'on cubultera tout ce qui sur terre gêne le bonheur des humains. On sera tous unis solidairement, comme dans une vaste famille dans laquelle le bonheur de l'un concourra au bonheur de tous, et où sera mise en pratique les devises du Communisme-Anarchiste, qui sont celles de la solidarité universelle : « Ni dieu, ni maître, — chacun pour tous, tous pour chacun. »

NOTA. — Avant de finir, vieux frangin, faut que je te dise : le Walter, cet internationaliste à la manque, qui est à la fois maire et député, a reçu, dimanche dernier, les galonnards du 154^e d'infanterie et leur a offert, — toujours avec notre galette ! — un vin d'honneur.

Enfin, il a convoqué toutes les sociétés patrouillotes et toutes les andouilles ficelées de la ville, à se joindre aux quelques idiots qui le suivent au conseil, pour aller manifester sur la tombe des troubades crampés en 70 pour la défense de ce qu'il appelle la patrie.

Tous les conseillers n'en pincent pas, Pillot entre autres, qui, dans une réunion publique, samedi dernier, s'est déclaré nettement anti-patriote et prêt à marcher avec les anarchos.

UN FISTON A LA REDRESSE.

Bravo, mon fieu ! A reluquer ton dégoisement on voit que t'es pas une tourte.

Comme beaucoup, tu as commencé par être socialo et quand tu as vu que les pachas ne rêvaient qu'à décrocher la timballe, tu leur as tourné le cul.

Pour finir, que je raconte, à toi et aux camarerluches, une rigolade qui prouve la vanité des pontifes.

Guesde, le seul, l'unique, le grand Guesde... le pape collecto, quoi ! Il est dans une telle jubilation d'être enfin dépoté qu'il n'a pas attendu d'être validé pour s'en faire glorieuse.

Sur la porte de sa turne, il a collé une grande pancarte où y a écrit en grosses lettres :

JULES GUESDE

Député de Roubaix.

Quelle couche, nom de dieu ! Comme s'il y a de quoi s'enorgueillir d'un si sale métier !

Enfin, laissons pisser le mouton : un temps viendra où il sera plus honorable de mettre sur ses cartes de visite : *maquereau que député.*

LES GRANDES CHASSES

Avec les jours frisquets voici que commencent les grandes chasses ; chasse au renard, chasse au chevreuil, chasse à l'homme, nom de dieu !

Les youpins de la haute qui possèdent la terre ont seuls en théorie des droits sur les lapins.

Dans la pratique, c'est une autre paire de manches, car s'ils n'avaient que les ceux qu'ils canardent, ils n'en tâteraient pas souvent, et, nom de dieu ! ils auraient bientôt fait de perdre le goût du lapin, car ils sont encore au pieu quand les bêtes courent les champs.

Alors, pour lors, ils ont imaginé le truc de prendre à leur solde les pandores qui sont las de servir la mère-patrie ; et toute la journée, on voit ces escogriffes, avec leur nouvelle livrée, monter la garde autour des bois de MM. Youpinskoff pour empêcher le gibier de s'évader.

Ces anciens assermentés, fournisseurs près les tribunaux, n'ont pas pour cela perdu le goût de leur premier métier et quand ils peuvent pincer un miséreux pour une fraude imaginaire, c'est toujours avec un nouveau plaisir ; ils en bavent sur leurs moustaches.

Les campluchards qui ont besoin d'un civet ne vont pas le dire à Dache, chacun sait ça.

Sans faire de magnés, le flingot sous la blouse, ils partent au petit jour et quand l'occasion se présente, ils lui foutent carrément leur grain de sel sous la queue.

Les défenseurs de la propriété à trentefrancs par mois ne les ont pas à la bonne, ces sacrés braconniers — et quand le gibier à plume vient à manquer, ils tirent sur les gas à poil.

Ça se passe tous les jours, mais les campluchards sont trop niguedouilles, sans quoi ils auraient tôt fait de se débarrasser de ces bipèdes ; le malheur est qu'ils ont encore des scrupules et voilà pourquoi c'est plus souvent le braconnier qui écope que le garde-chasse, dans cette petite guerre autour de la propriété.

Mais, nom de dieu ! faudrait pas qu'ils recommencent souvent des coups comme ceux de ces jours-ci pour que les braconniers se croient permis de leur répondre sur le même ton.

Et ils ne seraient pas à la noce, les pandores de Mossieu le vicomte !

Dernièrement, c'était en Lorraine : un garde-chasse allemand a tué sans provocation deux pauvres bougres de braconniers français.

Ça fait un fouan du diable. Pensez donc, un incident de frontière !

Et toute la sacrée garce de presse patriotarde exploite l'assassinat et joue du cadavre à tant la ligne. Ils n'ont pas assez d'injures contre le lansquenet qui a défendu les intérêts de son patron à coups de fusil, mais quand ça

se passe de l'autre côté de la frontière, alors les braillards sont plus muets que des pots, et s'ils gueulaient quelque chose, ça serait bravo, quand un malchanceux écope d'une charge de plomb.

Il y a quelques jours, à Susy-sous-Bois, un petit patelin qui perche tout près d'Orléans, un pauvre sans turbin, père de dix gosses, était allé chercher de l'herbe dans les bois d'un certain proprio nommé Driard.

De l'herbe, ça n'est pas méchant.

C'était peut-être pour la manger, en guise d'épinards.

Enfin suffit ! Il était là avec sa femme, et tous les deux, la charge sur le dos, reprenaient le chemin de la cabane, quand s'amène le garde chassieux, un assassin du nom de Delmont Sicaire.

Sans barguiner, il fout l'embargo sur le foin et menace les pauvres bougres d'un procès carabiné : ça veut dire qu'il les menace de tirer dessus.

Alors la moutarde monte au nez du type qui saute sur mon salop et lui bourre la gueule de marrons comme à une dinde :

« Est-ce que tu crois qu'on se laissera toujours emmerder par toi sans rien dire, bougre de vache. Combien qu'il te paye, ton patron ? trente balles ? et bien, mon vieux, prends ça avec, c'est pas volé. »

Et la raclée était comptée comptant, bonne mesure, quand le garde chassieux qu'était pas le plus fort, décharge son fusil à bout portant sur le gas qui n'avait que ses poings pour se défendre et te le fout sur le terrain en capitade. Puis le cochon se tire des pattes en serrant la queue et va partout se vanter de son exploit.

Là-dessus, enquête, instruction et félicitations à ce pandore assassin. Les canards dégueulasses, entre autres le *Républicain orléanais*, qui parlent de la chose, le font avec des éloges pour la brute truffée, et le pauvre campluchard Coulon qui a écopé, est arrangé de la belle façon.

C'est au point que les chieurs d'encre du canard en question vont jusqu'à reprocher au pauvre Coulon d'être dans la misère, qui, disent-ils, est sœur du crime.

Ah ! merde, m'est avis que la misère a une famille bougrement plus nombreuse et qu'elle est aussi la mère des belles vengeances et des terribles représailles.

Le jour où elle voudra reconnaître ses loupiots naturels, on rigolera bien, mais ça ne sera pas du même côté qu'à présent.



Trop pressés ! — Ces jours derniers les quotidiens se sont occupés un tantinet du copain Lécuyer, qui est malade à Pélago. Sous leurs jérémiades, on sentait la quasi jubilation que leur donnait l'espoir de voir un anarcho disparaître.

Eh bien, nom de dieu, ils se sont un peu trop pressés d'acheter des oignons pour y aller de leur larme. Quoique malade, Lécuyer n'a pas du tout envie de crampser.

Les anarchos ont la peau plus dure que ça, foutre ! Ayez pas peur, il se requinquera !



Bougrement drôle ! — Quand les bateaux russes ont eu enfin déblayé le plancher du

port de Toulon, ils sont allés se faire rincer en Corse, à Ajaccio.

A leur arrivée, alors qu'ils n'avaient pas encore été à terre, il est arrivé sur un des navires un sacré nom de dieu d'accident qui n'est rudement pas clair :

Patarou! Voilà qu'une explosion faramineuse est venue foutre la trouille à toute cette maudite racaille; un des larbins du tzar a été tué et plusieurs autres salement mouchés.

Comme il fallait donner une explication de cette explosion, les grosses légumes s'étant dit qu'« abondance d'explications ne nuit pas », en ont donné deux pour une.

Primo, les quotidiens ont raconté que c'était un accident de machine... arrivé où, et comment? Faut pas le leur demander.

Deuxièmo, ils ont accouché d'un autre fourbi, affirmant que l'explosion provenait de ce qu'une bombonne d'essence s'est amusée à s'esclaffer...

Mille marmites, tout ça n'est pas clair! On aurait pu trouver mieux.



EXPLOITEUR D'APPRENTIS

Chalon-sur-Saône. — Un bon bougre m'envoie la babillarde suivante :

« Sacrebleu, père Peinard, quel coup de piston t'as foutu aux exploiters du bagne Benoist! T'as bien fait. Aussi les ouvriers t'ont tous applaudis des deux battoirs et ils s'en tapaient le cul par terre de rigolade.

» Aussi, as pas peur, nous achetons ton chouette canard, et les bons bougres t'enverront à tour de rôle des tartines sur les saloperies qu'on leur fait endurer. A preuve, c'est que j'ouvre le feu. Voici :

» Il y a ici, quai du canal, où je turbine, un bagne exploité par un cafard de la plus belle eau. Ce jean-foutre s'appelle Pinette et dans son usine on fait de la machine : tous les mécanicos qui y tournent sont à cran contre leur sale galeux.

» Quand un ouvrier vient demander du boulot à cet exploiteur, le salaud lui demande « C'que vous avez des gosses? Quel âge ont-ils? » S'ils sont trop petiots, bonsoir, il n'embauche pas. Mais, s'ils ont quatorze à seize ans, ça va : il amène le prolo boire un verre et, avec des airs mielleux, lui qui d'habitude est pire que du vinaigre : « Vous savez, je vous embauche, seulement faudra mettre vos loupis en apprentissage chez moi, pendant trois ou quatre ans. J'en ferai de bons mécaniciens... »

» Le pauvre bougre est obligé d'accepter. Et les petits malheureux apprentis sont exploités et engueulés par ce chameau. Pendant trois ans ils ne touchent pas un radis.

» Après, quand ils savent travailler, tu crois qu'ils sont libres? Ah! mais non! Le galeux les garde, en leur donnant 30 ou 40 sous par jour, jusqu'à perpète. S'ils regimbent, on les fout à la porte, ainsi que leur père, ou le parent qu'est entré avec eux.

» Dam, comme il n'y a que le vieux qui donne à bouffer à la maisonnée, c'est leur dire : « Hein, je vous ai assez empaumé? Maintenant, je m'en fous : crevez de faim si vous voulez, je m'en bats le carquois! »

» Crédiu, que le birbe se méfie, car y en a plus d'un qui guigne la peau de ses fesses pour en faire des joints.

» Et dire que ce sale Binette-Pinette, quand il est arrivé, n'avait pas un rond : ce sont les enfroqués de jésuites qui ont carmé et lui ont ainsi permis d'exploiter les ouvriers. Turellement, comme compensation, le sale cafard va boulotter des pains à cacheter et mettre le cul en l'air devant le tabernacle des gnoleries de l'église. »

BOURRIQUE DE CONTRE-COUP

Reims. — Un sale mufle de contre-coup, c'est le Ramel, un mec qui agonise de sottises les prolos qu'il a sous sa coupe, à la soierie de Fismes. C'est surtout aux bonnes bougresses qu'il s'en prend.

Dernièrement, une copine qui pourrait presque être sa mère, s'en va trouver le salaud; son métier était détraqué et elle lui demandait qu'il vienne le refoutre en état.

Pour toute réponse, le contre-coup l'engueule : « Fous le camp! Sinon je te botte le cul... » Epatée, la bonne bougresse lui demande pourquoi ces brutalités? « Va te re-frusquer et passe au bureau! »

Du coup, la copine est montée sur ses ergots et lui a foutu au nez que s'il y avait un brin de justice, les procès pleuvraient sur la gueule des exploiters, vu qu'au bagne de Fismes on fait turbiner les gosselines que c'est une pitié.

Ainsi, un jour que l'inspecteur passait, pour la frime, turellement, on eut juste le temps de coller une petite gosse dans une caisse.

Faut sauver les apparences, bon Dieu! L'inspecteur ne demande qu'à ne pas voir, mais encore faut-il ne pas trop lui foutre la ficelle sous le nez.

La fillette étouffait dans la caisse et réclamait de l'air. Et le Ramel de lui répondre : « Vas-tu te taire! Y en a pas pour si longtemps, étouffe, mais ferme ton bec! »

Cré pétard, quelqu'un qui mériterait rudement d'être collé dans la caisse, de l'y bien entasser et de l'y clouer, c'est le contre-coup!

PHILANTROPIE PATRONALE

Besançon. — Oh, le chouette patron que le philanthrope en question. Vrai, nom de dieu, on n'en rencontre pas de pareils partout. Jugez plutôt, nom de dieu :

Druen, le fameux philanthrope, possède un atelier de machines à tricoter. Il pousse l'amour du populo jusqu'à permettre à de pauvres gosselines qui n'ont pu apprendre un métier de travailler dans son atelier; et il pousse la générosité jusqu'à leur payer leurs journées de travail de cinq sous jusqu'à un franc.

Mais, là-dessus, pour que ce beau mossieu puisse conserver le capital qui lui permet de venir en aide aux malheureux, il est obligé de retenir, ou de laisser pour compte à ses ouvrières tous les articles que, par suite de leur inexpérience, les ouvrières ont mal fait.

Aussi, nom de dieu, il arrive souvent que des pauvres bougresses qui avaient cru entrer à la tricoterie pour gagner quelque argent, sont obligées d'en sortir après avoir turbiné plusieurs jours, parce qu'elles redoivent au patron!

Cré pétard, voilà bien le comble de la philanthropie patronale : à Druen la grande médaille! M'est avis qu'on ne ferait pas mal de le foutre en bocal et de le conserver dans l'eau-de-vie. Nos fistons, débarassés de tous les exploiters, relaqueraient cette tronche avec épatement. Un jean-foutre qui, non-seulement n'aboule pas de pognon à ses ouvrières, mais encore qui leur en réclame, ça ne se voit pas tous les jours!

Les vieilles ouvrières du bagne, qui sont bien à la coule, ne risquent évidemment que rarement un pareil avaro. Par exemple, dès qu'elles arrivent à gagner plus de trente sous par jour, on les diminue.

Dam, ça s'explique : le philanthrope Druen veut éviter à ces bonnes bougresses les tentations du luxe.

Quand j'aurai dit que ce singe est un cafard de la plus sale eau, les copains pourront chercher un échantillon de pareille vermine dans leur patelin.

FRASQUES DE CIPAUX!

Saint-Claude. — Le conseil cipal du patelin est aussi dégueulasse que partout. A preuve les dernières salopises dont il vient d'accoucher.

Primo, au moment des mascarades russes, les fabricants de pipes avaient braillé sur tous les toits qu'ils faisaient cadeau à ces ruffians de russiens de 3,000 bouffardes.

Les pipes partirent... et les larbins du grand pendeur avec!

Mais, voici que la générosité des fabricants se tourne en ladrerie : c'est le populo qui va casquer les bouffardes! En effet, le conseil cipal vient de voter 300 balles pour ça, et pour finir de les payer on mendigotte à domicile.

Deuxièmo : y a belle lurette que les cipaux avaient promis aux groupements ouvriers un bocal pour leurs réunions. Le local était trouvé, y avait plus qu'à dépenser quelques sous pour le foutre en état.

Ouiche, les andouilles de la Volière avaient autre chose en tête : ils ont préféré voter des réparations à la boîte aux ratichons.

Troisièmo : y a quelque temps, y avait encore une taxe municipale sur la viande que les bouchers, qui ne se gênent pas pour exploiter le pauvre monde, devaient suivre : C'était bien un peu une calembredaine : on la suivait peu ou pas du tout, — mais elle a servi tout de même à maintenir la bidoche à des prix plus bas.

Les cipaux ont supprimé la taxe, et quoique les bestiaux soient à bon compte, les bouchers ont quand même augmenté le prix de la carne.

Quand j'aurai appris aux bons bougres qu'un frangin du maire est boucher, ils ne s'épatent pas du dernier truc.

C'est qu'aussi, les bouchers ne sont pas des moules : ils sont rudement débouchés, quand il s'agit de soigner leurs intérêts! Dam, faut bien que le populo fasse des dots à leurs filles.

Ohé, mes pauvres sociaux qui avez voté comme des engragés, que dites-vous de cette salade?

Ne trouvez-vous pas que c'est un peu salé, poivré et vinaigré?

SALE BONTRE-COUP

Villefranche. — Un sale jean-foutre qui mérite qu'on lui tanne sur le cuir, c'est un contre-coup du bagne Hugard, un nommé Mayençon.

L'animal a sous sa coupe quelques pauvres bougresses, vis à vis desquelles il se croit permis toutes les rosseries.

Et, ça parce qu'il les sent trop faibles pour lui griffer le museau.

Ah, si les copines avaient l'idioche de piger un paquet d'orties et de lui frictionner sa mappe-monde, il ferait rudement moins le craneur.

Mais non, les pauvrettes courbent la tête, n'osant pas ouvrir le bec.

Alors, qu'est-ce qu'il arrive? C'est que quand une vaillante monte sur ses ergots, pour conserver son prestige, le contre-coup se dévoile plus salaud qu'il n'est habituellement.

C'est arrivé l'autre jour : à une ouvrière qui se rebiffait un tantinet, il lui a craché à la figure.

Pas besoin de vous dire, les camarluches que journellement, il n'a que sottises et engueulades à déverser sur toutes les ouvrières.

Mille dieux, à force de tant engueuler, il finira bien par se faire engueuler aussi.

FRASQUES DE ROUSSINS

Vienne. — Depuis quelques jours les copains sont salement emmerdés par les rous-sins. Une belle floppée ont été mandés chez le quart-d'œil où les boniments les plus idiots leurs ont été servis.

Jugez par le suivant qui est dans la bonne moyenne; le quart-d'œil du patelin, le jean-foutre Condé fait des pieds et des pattes pour tirer les vers du nez d'un copain :

Le Condé : D'où êtes vous?

Le copain : De Roanne.

Le Condé : Êtes-vous français?

Le copain : Ah ben, zut, alors!

Non, vrai, pour un quart-d'œil la bourde est vraiment foramineuse!

Aussi, m'est avis que le conseil cipal qui dépense tant de galette mal à propos, ferait pas mal de réserver treize sous pour payer une géographie à cette pestaille.

BABILLARDE ROUBAISIEUNE

MON VIEUX PEINARD,

Tu as parlé dans le temps des chamailleries survenues entre les chefs sociaux de Roubaix, Lille, Armentières, etc. La grande cause de ces chamailleries, y a pas à tortiller : c'est l'ambition !

Après avoir échangé quantité d'engueulades et pas mal de torgnoles, ils se séparèrent : les plus roublards entraînent avec eux la grande masse des bons fieus qui y vont bon jeu, bon argent, et qui n'aperçoivent pas trop les ficelles avec lesquelles on les fait mouvoir ; les autres restèrent un petit tas, — ayant plus d'ambition que de logique...

Ils se sont fendus d'un canard, l'*Idée du Forçat*. Turellement, ils ont commencé par engueuler Carette, Delori, Rémi, Flament, etc., et d'une façon !... je ne te dis que ça.

Ceux-ci n'ont pas perdu le coche et ont répondu sur le même ton, dans l'infest torchon qui a moucharde Lorion.

Ça a été une lessive faramineuse ! Vrai, ça pua ferme, — et foutre, les anarchos se seraient bien gardés de troubler ce spectacle, car y a rien de tel que de voir les ambitieux se dépioter entre eux, pour dégoûter les bons fieus des chefs.

Mais, voici que, sans rime ni raison, dans son numéro 9, le *Forçat* s'en prend aux anarchos : il nous fout un coup de griffe et lance une saleté ; seulement, il s'arrange à laisser croire que ce n'est pas à nous qu'il en a, — ce qui est pas mal jésuitique. Relique plutôt ; voici ce que dit le *Forçat* :

« Il est temps de fermer la bouche à ces agents discréditeurs, — qui sont aussi des agents décimateurs, — des forces révolutionnaires. »

Sais-tu bien pourquoi il nous arrange ainsi, mon vieux Peinard ?

Eh bien, parce que nous disons que les maboulistes (c'est ainsi qu'on désigne les guesdistes), sont des endormeurs, mais que les hommes du « parti ouvrier du Nord », c'est kif-kif...

Comme ce fameux « parti ouvrier » c'est eux, ils rognent, — et parlant de chacun de nous, le *Forçat* dit : « Mis en demeure de prouver son accusation, il changera de thème et se mettra à divaguer sans fin sur les autoritaires « et le suffrage universel, l'Etat et les ambitieux, les 25 francs par jour et les réformes, en un mot sur tout... »

Y a pas, on est bien désignés ! Mais alors, pourquoi l'écrivain n'appelle-t-il pas un chat un chat et celui à qui il s'en prend un anarcho ?

Ah voilà ! C'est qu'on veut bien nous engueuler, tout en ayant l'air d'être bien ensemble.

Ainsi, ces sales mecs prétendent avoir pris la défense de Curien et de Gallo, quand le *Cri du Mouchard* les insultait... Nous n'en avons point souvenance. Ou, quand et comment les avez-vous défendus ? Dans quel journal, à quelle tribune ? Voilà ce qu'il fallait nous dire.

Pour Lorion, vous en avez menti ! Vous ne l'avez pas défendu, au contraire : le jour où le camarade fut arrêté, les anarchos de Roubaix avaient organisé une réunion pour demander des explications aux gredins qui l'avaient dénoncé. Qui a-t-on vu monter à la tribune pour soutenir le *Cri du Mouchard* et la saleté lancée contre Lorion ? Le citoyen Watteau et ses collègues !

A Lille, une réunion fut aussi organisée dans le même but. Les Ghesquière, les Legrand avaient monté une cabale afin d'étouffer la discussion ; la plupart des membres du cercle

Communiste étaient là ; ils savaient l'infamie préparée par Ghesquière et consorts, au lieu de grimper à la tribune pour dénoncer les traîtres ils se tinrent cois et silencieux.

Et aujourd'hui, vous parlez de vos protestations ! Farceurs, dites plutôt que vous vous emparez de cette saleté des maboulistes pour les combattre, et rien de plus...

Vous dites : « ceux qui se sont sacrifiés ont trouvé à notre parti, sinon des frères d'idées, tout au moins des défenseurs énergiques et désintéressés. » Comment se fait-il alors que vous n'avez pas pipé mot de l'acte et de la mort héroïque de Paulino Pallas ? Ah, si au lieu d'agir comme il a fait, Paulino Pallas eut décroché une timballe, marchant sur les traces de Baudin ou de Vaillant, à la bonne heure ! Vous en auriez causé, vous l'auriez glorifié... mais donner sa vie pour l'idée, peuh ! la belle affaire, ça ne tire pas à conséquence.

Allez, aux prochaines élections vous pourrez poser vos candidatures, vous serez mûrs pour ça.

Tout le fond de votre dispute avec les maboulistes peut se résumer par ces mots : Ote-toi de là que je m'y mette.

UN ZIGUE D'ATTAQUE.

COMMUNICATIONS

Paris. — Les anarchistes du XIV^e arrondissement invitent les compagnons à se trouver le samedi 11 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, chez Mechin, 23, rue de Vanves.

Question importante, urgent.

— Le groupe du Ve et XIII^e organise pour samedi 11 novembre une grande conférence publique et contradictoire, salle Hazard, rue Saint-Hippolyte, 13, avec un contradicteur, conseiller municipal de Saint-Denis.

Ordre du jour : La foire aux candidats dans le quartier ; l'attitude des socialistes pour les fêtes russes. Les copains orateurs sont priés de s'y rendre.

P. S. — Le compagnon Brunet ferait bien de s'y rendre car les contradicteurs le demandent.

Anniversaire du 11 novembre 1887. — Quelques camarades après avoir lutté contre l'autorité tombèrent victimes de la bourgeoisie à Chicago.

Afin de renouveler la mémoire de tous les compagnons et de mettre en lumière les actes qui se sont produits nous convoquons les camarades à la grande soirée familiale organisée par la Jeunesse antipatriote, le samedi 11 novembre 1893, à 8 h. 1/2, 70, rue d'Angoulême, au premier.

Chants, poésies révolutionnaires et conférence par un compagnon.

Entrée : 15 centimes pour couvrir les frais.

Nîmes. — Le *Père Peinard* et les publications anarchistes sont en vente en face le bureau de tabac du grand temple et en face l'ancien lycée.

Valence. — Le groupe d'études sociales informe les camarades que, par suite de difficultés avec le bistrot, il se réunira dorénavant les samedis et dimanches à 8 h. du soir, rue Belle-Image, 4, au premier étage.

Adresser communications et correspondances au compagnon Benevisse, 43, rue Roderic.

Reims. — Réunion le dimanche 12, à 3 heures, au local convenu. Il est nécessaire que tous les compagnons assistent à cette réunion, une des questions de l'ordre du jour est le rassemblement des fonds et la fixation de la date de la conférence. Pour ceux qui ne connaissent pas le local le demander au vendeur.

Bordeaux. — Les compagnons sont priés d'assister d'urgence à la réunion du groupe qui aura lieu le samedi 18 du courant à 8 h. 3/4 du soir.

1. Communication importante ;

2. Entente pour la tournée du compagnon Sébastien Faure.

Lille. — Le groupe les Forçats de Lille invite les compagnons de Lille et des environs ainsi que les lecteurs du *Père Peinard* et de la *Révolution* à l'assemblée qui aura lieu mercredi 15 novembre à 8 heures du soir, estaminet de la Petite Pompe, rue Léon-Gambetta, coin de la rue André, pour le départ d'un conscript qui va rejoindre à l'Anglaise.

Saint-Nazaire. — Dimanche, 12 courant, à 2 heures, au restaurant Bertreux.

Ordre du jour : les grèves du Nord, la mascarade russe et la propagande anarchiste.

Les compagnons et les socialistes sont invités.

Rocroy. — Le *Père Peinard* ainsi que tous les

journaux et publications anarchistes sont en vente chez A. Balle, à Hiraumont. Il porte à domicile dans la région environnante.

Dijon. — Le groupe *les Résolus* va faire paraître un journal sous forme de brochure, intitulé *la Mis-touffe*. Les copains font appel aux camarades qui voudraient collaborer. Adresser les communications au compagnon Poirol, 25, rue Vannerie.

— Par suite des arrestations des compagnons Cantineau, Massoubre, Mauduit, Nicolas, trois compagnes et trois enfants sont dans la misère. Les camarades et groupes qui pourraient recueillir quelques sous peuvent les adresser au compagnon Hinant, chemin des Charbonniers, Dijon.

PETITE POSTE

Les copains qui ont demandé diverses brochures sont priés de piocher une huitaine.

B. Spring Valley. — U. et L. Nantes. — R. Hiraumont. — L. Reims. — E. Langon. — S. Villiers. — A. Bessèges. — D. Toulon. — E. Salon. — G. St-Denis. — G. Montégut. — C. G. B. New-York. — P. Bordeaux. — L. Havre. — L. Orléans. — L. Fouquet. — M. Bordeaux. — C. Dunkerque. — B. Rocroy. — D. St-Amand. — C. Paris. — L. Reims. — M. Troyes. — A. Angers. — D. Dijon. — M. Vienne. — V. Lille. — H. Brest. — G. St-Claude. — R. Bézenet. — D. Roubaix. — B. Anonay. — R. Farges. — P. Saint-Quentin. — Reçu galette, merci.

Pour pousser à la roue de la Sociale : S. Paris, 2 fr. 50. — L. M. la Monnaie, 0 fr. 85.

Reçu d'anciens grévistes anti-patriotes pour les détenus du Pas-de-Calais, 3 fr.

— Le groupe anarchiste de Valence prie le compagnon Pierre Martin de lui donner son adresse.

— Désiré Descamps, de Lille, est prié de dire s'il a reçu une lettre venant de Rocroy, à la date du 16 et adressée à Orélio. Si oui, qu'il veuille bien y répondre. On s'impatiente.

Déserteurs et réfractaires de Londres : avons reçu, Rocroy, merci.

Le copain Hinant demande des nouvelles de Philippe Pierre.

J. A. Bordeaux : le conseil cival de Paris vote souvent des fonds pour les grèves. Il est d'autant plus généreux qu'il sait que son vote sera annulé par la gouvernance : c'est ce qui a dû arriver pour les 5,000 balles dont tu parles.

— Le compagnon Dntou de Bordeaux aux compagnons du groupe les réfractaires : J'ai reçu votre envoi à mon domicile.

— Le copain qui a envoyé la tartine sur le *Dépopulage* paru il y a quelques semaines, serait bien chouette de donner son adresse.

F. Villefranche. — Je puis connaître, mais je ne me souviens pas.

EN VENTE
L'ALMANACH
DU
Père Peinard
farcé de galbeuses histoires
et de prédictions épatarouflantes pour 1894.
An 102.

SOMMAIRE :

TEXTE. — Ruminades sur le calendrier : ce qu'il est, ce qu'il doit être. — Prédictionnements généraux. — Numérotage des abattis de l'année, avec la concordance du calendrier révolutionnaire et du calendrier crétin. — Réflexionnements sur les mois. — Eclipses et marées. — Pourquoi et comment le père Peinard s'est bombardé journalaux. — Prédictionnements anarchotes de Nostradamus. — La grande canule militaire. — La Ravachole, chanson avec musique. — Histoire d'un gosse et d'un œuf rouge. — Ça viendra, poésie. — Le loup et l'agneau. — Les Bons Brigands fin-de-siècle. — Jabotage sur l'anarchie entre Bibi et un Fiston.

GRAVURES. — Couverture illustrée en couleurs. — Les saisons et les mois. — Le Père Peinard. — Capital et travail. — Les affaires, dessin de Willette. — La Patrie. — Ravachol. — Les garrottés de Xérès. — Portraits des anarchos de Chicago. — Les deux héritiers.

Prix de l'Almanach : 0,25 centimes
Pour le recevoir par la poste : 0,30 centimes.
En vente chez tous les libraires et aux gares des chemins de fer.

L'Imprimeur-Gérant : DELALE.

Imprimerie spéciale du *Père Peinard*,
4 bis, rue d'Orsel, Paris.



Ohé, les littéraillons, les fausses couches! Le menteur Barrès, Esparbès, Sardou et compagnie, fermez vos plombs! On en a plein le dos de l'ogre de Corse, vous aurez beau pomponner votre idole, — ça ne sera jamais que la redingue d'un assassin!... Pour lui et pour vous, v'la! kif-kif la Mouquette.....